

Écrire Maurice Richard. Culture savante, culture populaire, culture sportive

Benoît Melançon

Pratiques culturelles et classes populaires
Volume 9, numéro 2, 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/1000882ar
DOI : [10.7202/1000882ar](https://doi.org/10.7202/1000882ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN 1481-5869 (imprimé)
1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Benoît Melançon "Écrire Maurice Richard. Culture savante, culture populaire, culture sportive." *Globe* 92 (2006): 109–135.
DOI : [10.7202/1000882ar](https://doi.org/10.7202/1000882ar)

Résumé de l'article

Bien plus qu'un joueur de hockey des Canadiens de Montréal, Maurice Richard (1921-2000) est un mythe québécois. On ne compte plus les discours dont il est le centre; il sera question ici surtout de poésie et de cinéma. Il sera également question de culture matérielle, car Maurice Richard a été un véhicule publicitaire fort prisé. Écrire sur ces discours et sur cette culture oblige à réfléchir au statut actuel des études littéraires et à leur relation avec des disciplines comme les cultural studies et l'histoire culturelle. Quelle est la discipline la mieux à même de donner sens au personnage de Maurice Richard? Les intellectuels, quand ils vont au stade, ont tout intérêt à se donner les outils appropriés pour comprendre les relations complexes entre culture savante, culture populaire et culture sportive. Ils ne le font pas toujours.

Tous droits réservés © Globe, Revue internationale d'études québécoises, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Écrire Maurice Richard. Culture savante, culture populaire, culture sportive

Benoît Melançon
Université de Montréal

Résumé – Bien plus qu'un joueur de hockey des Canadiens de Montréal, Maurice Richard (1921-2000) est un mythe québécois. On ne compte plus les discours dont il est le centre ; il sera question ici surtout de poésie et de cinéma. Il sera également question de culture matérielle, car Maurice Richard a été un véhicule publicitaire fort prisé. Écrire sur ces discours et sur cette culture oblige à réfléchir au statut actuel des études littéraires et à leur relation avec des disciplines comme les *cultural studies* et l'histoire culturelle. Quelle est la discipline la mieux à même de donner sens au personnage de Maurice Richard ? Les intellectuels, quand ils vont au stade, ont tout intérêt à se donner les outils appropriés pour comprendre les relations complexes entre culture savante, culture populaire et culture sportive. Ils ne le font pas toujours.

Writing Maurice Richard : High Culture, Popular Culture, Sports Culture

Abstract – Much more than just a hockey player for the Montreal Canadiens, Maurice Richard (1921-2000) is a Quebecois myth. The fields of discourse of which he is the center are innumerable ; here the foremost ones considered will be poetry and cinema. Equally important is material culture, as Maurice Richard was a highly prized vehicle for publicity. To write about those fields and that culture demands reflection on the current status of literary studies and their relation to disciplines like cultural studies and cultural history. Which is the discipline best suited to give meaning to Maurice Richard ? Intellectuals, when they go to the stadium, have every reason to want the most appropriate tools for understanding the complex relations between high culture, popular culture, and the culture of sport. They do not always fulfill this.

Benoît Melançon, « Écrire Maurice Richard. Culture savante, culture populaire, culture sportive », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 9, n° 2, 2006.

My dear Rick, when will you realize that in this world today isolationism is no longer a practical policy¹ ?

Michael CURTIZ, *Casablanca*

En septembre 2006, les Éditions Fides publiaient mon ouvrage intitulé *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*². Que venait faire un spécialiste des études littéraires – pire (ou mieux) : un dix-huitiémiste – dans cette galère ? Qu'avais-je à dire sur un joueur de hockey né en 1921 et mort en 2000, sur ce mythe québécois (et ce héros canadien) surnommé « Le Rocket », sur le plus célèbre porte-couleur de l'équipe des Canadiens de Montréal, sur son immortel numéro 9 ? Dans les années 1970, on aurait dit : « D'où parles-tu ? ».

Mon point de vue n'est pas celui du biographe. Cette approche est la plus courante qui soit, s'agissant tant de Maurice Richard que d'autres joueurs de hockey ou d'autres sportifs québécois (le boxeur Eugène Brosseau, l'homme fort Louis Cyr, le lutteur Yvon Robert, les hockeyeurs Jacques Plante, Doug Harvey, Jean Béliveau ou Guy Lafleur). Je ne suis pas plus un historien du sport, à la manière de Donald Guay, de Gilles Janson ou de Michel Jamet, auteurs de travaux sur le hockey, la chasse, la boxe, le cyclisme, les courses de chevaux, l'éducation physique ou l'intervention de l'État en ces matières. Sociologue du sport, tel Jean Harvey ? Non.

Plutôt que de reprendre synthétiquement le contenu de mon livre, ses démonstrations et ses conclusions, c'est à quelques remarques théoriques et méthodologiques, accompagnées d'exemples, que je consacrerai les pages qui suivent, afin d'expliquer un certain nombre de choix, notamment disciplinaires. Écrire Maurice Richard m'a obligé à réfléchir au statut actuel des études littéraires et à leur relation avec des disciplines comme les *cultural studies* et l'histoire culturelle. J'ai aussi été

1. « Mon cher Rick, quand comprendras-tu que, dans le monde d'aujourd'hui, l'isolationnisme n'est plus une politique très efficace ? [traduction de l'éditeur] » (Michael CURTIZ, *Casablanca*, États-Unis, 1942, 102 min.)

2. Benoît MELANÇON, *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*, Montréal, Fides, 2006.

confronté à des difficultés plus platement matérielles. Il m'a enfin fallu travailler avec des matériaux avec lesquels j'étais peu familier. Voici d'où je parle, et contre qui.

Préambule crépusculaire

Les études littéraires se remettent périodiquement en cause, mais jamais assez fondamentalement. Que leur reprocher? Leur culte de l'impressionnisme : sous la forme de genuflexions compassées devant la beauté, le goût, la subversion, l'âme (et son supplément), elles se prétendent au service d'un sens supérieur, impossible à définir et à (faire) partager. Leur refus d'une base argumentative commune : entre un derridien et un adepte de la stylistique lafontainienne, il n'y a pas de discussion possible, faute d'une rationalité minimale partagée ; entre eux, pas de dialogue et donc pas de science. Leur isolationnisme : malgré d'incessants appels à l'interdisciplinarité, il n'y a guère plus insulaire que les études littéraires, enfermées dans leur altière solitude (voir, ci-dessus, le culte de l'impressionnisme). La médiocrité de leur champ d'application : pourquoi y a-t-il des balzaciens (des diderotistes, des proustologues)? A-t-on besoin de québécois dix-neuviémistes (de dix-huitiémistes)? À quoi sert-il de se vouer à un auteur ou à une période? Est-il vraiment nécessaire de réserver un article aux « lettres de Mlle de Lespinasse à ses cousins de Vichy »? En dernier lieu (pour rester bref), l'obsession nationale/nationaliste au Québec : peut-on penser la littérature québécoise dans un cadre qui ne soit pas uniquement celui-là? Peut-on continuer à séparer les textes sur Maurice Richard parus en français au Québec de ceux parus en anglais au Québec et dans le reste du Canada? Il ne s'agit pas de nier l'intérêt de telle ou telle contribution aux études littéraires, mais de se demander, globalement, quelles sont leurs assises. Plus clairement, il faudrait se poser la question suivante : à quoi ça sert?

Il y a bien sûr eu des tentatives, plus ou moins couronnées de succès, pour mettre fin à cet état de fait. En des temps reculés, on expliquait volontiers les œuvres littéraires par la seule biographie de leur auteur. À partir des années 1950, une approche nouvelle, qui s'est appelée le structuralisme, a refusé ce type d'explication et a favorisé l'analyse

interne des œuvres ; le contexte importait moins que le texte. (On mesure douloureusement aujourd'hui les aberrations auxquelles cela a mené.) Pendant longtemps, l'histoire de la littérature s'est bornée à réfléchir aux producteurs de la culture (les auteurs) et à leurs œuvres (les textes) ; les « consommateurs » ou « récepteurs » (les lecteurs) l'intéressaient peu, mais cela a heureusement changé depuis une trentaine d'années, grâce aux historiens de la lecture. Il y a longtemps eu une hiérarchie, implicite ou explicite, des œuvres littéraires : il fallait travailler sur les grandes œuvres, pas sur les œuvres mineures, que l'on appelait « paralittéraires » ou, pire, « populaires ». (On dit maintenant les *minores* ; c'est plus mignon.) Cette hiérarchisation a été attaquée de front par les tenants d'une conception de l'analyse culturelle que l'on désigne par l'expression commode de *cultural studies*. On pourrait dire la même chose, avec les nuances qui s'imposent, d'une nouvelle discipline historique, l'*histoire culturelle*. Quel que soit le plan sur lequel on se situe, beaucoup de cela était indispensable, et le reste.

Il y eut donc les *cultural studies* et leurs avatars. Certains de leurs défenseurs postulent que la culture des « élites » aurait trop longtemps étouffé la culture du « peuple » ou celle des « minorités » (ethniques, sexuelles, générationnelles, sociales, etc.) ; il faudrait réhabiliter ces cultures et montrer qu'elles ont la même valeur esthétique que l'autre. Ce mouvement intellectuel, selon Armand Mattelart et Érik Neveu, naît

d'un refus du légitimisme, des hiérarchies académiques des objets nobles et ignobles. [Les *cultural studies*] se fixent sur la banalité apparente de la publicité, des émissions de distraction, des modes vestimentaires. L'étude du monde populaire lui-même porte infiniment moins sur les figures héroïques des dirigeants que sur la sociabilité quotidienne des groupes, le détail des décors, pratiques et coutumes³.

On y analyserait, au même titre que la culture des grands créateurs et des grandes œuvres, ces discours moins « légitimes » que sont le journal

3. Armand MATTELART et Érik NEVEU, *Introduction aux cultural studies*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2003, p. 37.

du soir, la publicité, les biographies de sportifs, les ouvrages historiques sur des équipes de sport, la chanson, les œuvres médiatiques (cinéma, radio, télévision), etc. Une conception légèrement différente des *cultural studies*, dont je me sens plus proche, postule qu'il est nécessaire de considérer les objets culturels réputés « populaires » avec le même sérieux que les objets réputés « élitistes ». Cela ne veut pas dire que ces objets « populaires » sont aussi complexes, ou riches sur le plan esthétique, que les autres ; cela signifie qu'on ne les comprendra jamais si on se contente de les mépriser. Dans ces deux conceptions, qui ne sont pas les seules en ce domaine, l'inscription sociale des « pratiques culturelles », ces mots ayant une acception étendue, est capitale. Nick Trujillo avait vu juste en intitulant son livre de 1994 *The Meaning of Nolan Ryan*⁴ : un joueur de baseball comme Ryan a un sens (« *meaning* ») et il faut chercher ce sens dans la société qui l'a transformé en icône et en héros.

Maurice Richard est un de ces objets « populaires », du moins en apparence. Il est vrai que les discours sur lui sont largement relayés par les canaux habituels de la culture populaire depuis le dernier siècle : imprimés, radio, puis télévision, Internet, culture matérielle (j'y reviendrai). Cela étant, on n'oubliera pas que Richard a été abordé par des créateurs venus de circuits plus « nobles » que ceux-là : peinture et sculpture, littérature, discours savant. Entre ces circuits de diffusion, il n'y a pas l'étanchéité à laquelle rêvent les idéalistes des études littéraires. Il n'y a pas plus d'étanchéité entre eux et les sociétés dans lesquelles on les saisit.

Mon ouvrage aurait pu être sous-titré *Essai d'études culturelles* (*études culturelles* est la boiteuse traduction de *cultural studies*). Ce n'est pas le cas. Si j'ai retenu *Une histoire culturelle*, c'est pour marquer une distance et une filiation. La distance : les pages que j'ai écrites sur Maurice Richard n'ont que de très lointains liens avec l'étude marxiste des classes sociales, elle qui a si profondément marqué les *cultural studies*, cela jusqu'au militantisme. L'idéologie et la politique sont

4. Nick TRUJILLO, *The Meaning of Nolan Ryan*, College Station (Texas), Texas A & M University Press, 1994.

constamment évoquées dans mon livre, mais elles ne sont jamais centrales. La filiation : les travaux qui nourrissent le plus nettement mon activité critique récente relèvent de l'histoire culturelle plus que des *cultural studies*. Un nom ? Roger Chartier. Un texte ? Son admirable « George Dandin, ou le social en représentation » de 1994⁵.

Qu'est-ce que cette *histoire culturelle* ? Au début du « Que sais-je ? » qu'il lui consacre en 2004, Pascal Ory la définit comme une « *histoire sociale des représentations*⁶ ». Or cela correspond à ce que j'ai tenté de faire dans *Les yeux de Maurice Richard*, soit interpréter les représentations du numéro 9 des Canadiens de Montréal du début de sa carrière, en 1942, au printemps 2006 : des articles de périodiques et des textes savants, des biographies et des recueils de souvenirs, des contes et des nouvelles, des romans et des livres pour la jeunesse, des poèmes et des pièces de théâtre, des chansons et des bandes dessinées, des sculptures et des peintures, des films et des émissions de télévision, mais aussi des objets signés Maurice Richard et des pratiques sociales. Pour interpréter ces représentations, il fallait en faire l'histoire et les rapporter au contexte social qui était le leur, au Québec et dans le reste du Canada. Lorsque Pascal Ory parle de la « préoccupation environnementaliste⁷ » de l'histoire culturelle ou de son « postulat contextualiste⁸ », je le rejoins volontiers.

Prenons un exemple. La presse sportive québécoise ne cesse de rappeler que les yeux de Maurice Richard parlaient pour lui. Cette réduction du joueur à un seul de ses attributs remonte aux années 1940 et elle ne s'est jamais démentie depuis. Voilà un élément permanent du mythe de Maurice Richard. Cela dit, ce n'est pas parce que les discours sur les yeux de Maurice Richard se suivent et se ressemblent qu'ils

5. Roger CHARTIER, « George Dandin, ou le social en représentation », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 49, n° 2, mars-avril 1994, p. 277-309. Version augmentée sous le titre « From Court Festivity to City Spectators », *Forms and Meanings. Texts, Performances, and Audiences from Codex to Computer*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, coll. « New Cultural Studies », 1995, p. 43-82.

6. Pascal ORY, *L'histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2004, p. 13.

7. *Ibid.*, p. 14.

8. *Ibid.*, p. 71.

veulent dire exactement la même chose. Parler des yeux de Maurice Richard dans les années 1940, cela voulait dire, entre autres choses, que ce joueur n'avait pas d'autre mode de communication à sa disposition : il n'avait pas droit de parole. Aujourd'hui, alors que le Québec vit depuis quatre décennies dans ce qu'on a nommé, par allusion au titre d'un recueil de poèmes de Roland Giguère, « l'âge de la parole », le mutisme de Richard a forcément changé de sens : on juge désormais le succès à la détermination, et les yeux de Maurice Richard étaient justement le signe par excellence de sa détermination. Comment expliquer cette évolution du mythe, saisie à travers celle d'un de ses éléments fondateurs et récurrents ? Il m'a paru que l'histoire culturelle permettait de proposer des réponses à cette question, mieux que les *cultural studies* et beaucoup mieux que les études littéraires.

Conserver

Un des intérêts des *cultural studies* et de l'histoire culturelle est l'attention qu'elles portent à la culture matérielle. Qu'est-ce que cela ? Ce sont les objets avec lesquels nous vivons quotidiennement et qui ont (parfois) un rapport avec les formes légitimées de la création artistique. Ces objets ont longtemps été méconnus.

Les historiens de la littérature discutent depuis deux cents ans de l'influence respective de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau sur la Révolution française. Jusqu'à récemment, ils ne semblaient pas se rendre compte qu'un des relais de cette influence était constitué des « petits bustes de bronze ou de plâtre doré » de ces hommes de lettres déposés sur les cheminées parisiennes, ces bustes de « têtes pensantes » dont parle Louis Sébastien Mercier dans le dixième volume de son *Tableau de Paris*⁹. De même, les historiens des sciences qui ont traité des premiers vols aérostatiques n'ont peut-être pas accordé la place qui aurait dû lui revenir à la « ballomanie ». Joël Castonguay-Bélanger, dans la thèse qu'il

9. Louis Sébastien MERCIER, « Chapitre DCCCXXXVI. Cheminées », *Tableau de Paris*, édition établie sous la direction de Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, coll. « Librairie du Bicentenaire de la Révolution française », 1994, vol. II, p. 991.

prépare sur « L'imaginaire scientifique et technologique au tournant des Lumières¹⁰ », en recense les traces : assiettes, saladiers, pichets, plats à barbe, éventails, montres, tabatières comportant des images de ballon ; fauteuil « en montgolfière » ; « chapeaux dont la forme évoquait le globe aérostatique [et] coiffures dont le nom, rendait hommage aux découvreurs » ; peintures et gravures ; chansons, épîtres, épigrammes, pièces de théâtre et romans. Comment croire que ces modes (plus ou moins) populaires d'expression auraient été imperméables au discours scientifique, et inversement ?

Les historiens du sport, pour leur part, ont utilisé les sources écrites, puis les sources audiovisuelles, mais moins la culture matérielle, sauf peut-être pour les cartes de joueurs. On peut certes essayer d'étudier le mythe de Maurice Richard en lisant la masse d'écrits à son sujet, dont des œuvres littéraires, et en consultant des archives audiovisuelles, mais cela ne suffit pas. Il faut encore se demander pourquoi un bambin des années 1950 voulait avoir la salopette Maurice Richard, pourquoi sa mère lui servait de la soupe Maurice Richard, pourquoi son père lui achetait une radio à transistor Maurice Richard, pourquoi ce bambin, devenu grand, boira du vin Maurice Richard. (Cette liste est volontairement très incomplète.)

La difficulté vient du fait qu'il est très souvent presque impossible de voir pareilles manifestations de la culture matérielle. Elles ne sont conservées nulle part.

Quiconque a regardé la télévision québécoise au début des années 1980 a le souvenir d'une publicité de la lotion capillaire Grecian Formula 16 mettant en vedette Maurice Richard : « Je laisse juste un petit peu de gris... Les femmes aiment bien ça. » Les plus âgés se souviendront d'une publicité pour une autre lotion capillaire, Vitalis, à la fin des années 1940 : « *My hair shapes up like a league leader after the Vitalis "60-Second Workout"!* » Le traitement était efficace : l'« Almanach du sport » de la brasserie Dow pour 1955-1956 vantait « l'incomparable ailier

10. Joël CASTONGUAY-BÉLANGER, « L'imaginaire scientifique et technologique au tournant des Lumières », thèse de doctorat, Montréal/Paris, Université de Montréal/Université de Paris IV-Sorbonne, en cours de rédaction.

ÉCRIRE MAURICE RICHARD

droit aux cheveux de geai [sic] et aux yeux de lynx ». (Mon livre aurait-il pu s'appeler *Les cheveux de Maurice Richard*?) Il y eut aussi, peut-être dans les années 1950; un rasoir « Rocket », produit par Gillette à Montréal. Cela s'imposait, puisque Maurice Richard a fait vendre de la mousse à raser Williams – en espagnol (!) : « *El campeón de "hockey" Maurice Richard/Se afeitó mejor con WILLIAMS/porque Williams contiene Lanolina confortante.* »

Où trouver ces artefacts ? Pour Grecian Formula, des photos sont disponibles, ainsi que le script du message publicitaire (il a été publié dans le quotidien *La Presse*¹¹), mais le message lui-même ne semble pas avoir été conservé par un établissement public, malgré des initiatives comme celles du Centre d'archives publicitaires de Pierre Savard. Pour Vitalis, la brasserie Dow, Gillette et Williams, les ressources muséales ne sont pas meilleures. Que faire ? Consulter des sites d'enchères sur Internet, par exemple www.ebay.ca. Les découvertes y sont fréquentes, mais parfaitement aléatoires – et parfois coûteuses.

Yves Laberge, en 2006, dans la revue *Cap-aux-Diamants*, notait ce qui suit au sujet de la chanson québécoise des années 1950 :

C'est un des principaux problèmes de l'historiographie dans le domaine de la chanson et de la culture populaire, au Québec comme ailleurs. On se reconstruit une vision de la production d'une époque donnée uniquement à partir de ce qui en subsiste, c'est-à-dire quelques rééditions, les hommages et la production ininterrompue de quelques artistes ayant eu une longue carrière, au lieu de considérer l'ensemble des œuvres dans leur contexte d'origine¹².

De même, s'agissant de l'histoire d'un populaire parc d'attractions montréalais, Steve Proulx rencontrait cette difficulté un an plus tôt,

11. Lucie LAVIGNE, « Vrai... jusque dans la publicité ! », *La Presse*, 31 mai 2000, p. A8.

12. Yves LABERGE, « Entre la mémoire et l'oubli. La chanson », *Cap-aux-Diamants*, n° 84, hiver 2006, p. 28-29.

difficulté qu'il rapporte en ouverture de son ouvrage sur *Les saisons du Parc Belmont, 1923-1983* :

[J]'ai découvert que de revisiter les saisons du Parc Belmont n'était pas une tâche aisée. C'est qu'il fait partie de la petite histoire, celle qui n'est écrite nulle part, celle qui a été vécue par les gens simples. Une histoire qui donne préséance aux anecdotes, aux légendes de cuisine, aux faits plus ou moins vérifiés et encore moins vérifiables, d'autant plus que parmi les documents rassemblés pour ce livre, il se trouvait un grand nombre de reportages publicitaires où l'objectivité est souvent sacrifiée pour la cause promotionnelle¹³.

Mutatis mutandis, cela s'applique bien à la collecte des artefacts richardiens.

De telles remarques ne doivent pas faire oublier les tentatives de conservation de ce patrimoine. Il y eut pendant quelques années une modeste exposition, *L'univers Maurice « Rocket » Richard*, à l'aréna qui porte le nom du joueur dans l'est de Montréal. En avril 2004, surtout, il y eut l'inauguration, au Musée canadien des civilisations de Gatineau, de l'exposition itinérante *Une légende, un héritage. « Rocket Richard ». The Legend – The Legacy*, dont I. Sheldon Posen a tiré un utile catalogue¹⁴. Cette exposition rassemble, entre autres objets, des pièces de la collection personnelle de Richard acquises par le gouvernement canadien quand ses héritiers ont décidé de la céder aux enchères sur le marché public ; là aussi, un catalogue existe¹⁵. Ces projets sont toutefois rares et ils ne disposent pas dans tous les cas de ressources importantes. Conserver un tableau du début du xx^e siècle va de soi pour un musée ; ce n'est

13. Steve PROULX, *Les saisons du Parc Belmont, 1923-1983*, Montréal, Libre Expression, 2005, p. 8.

14. I. Sheldon POSEN, 626 par 9. *Une énumération chronologique des buts marqués par Maurice « Rocket » Richard en photos, statistiques et récits*, Gatineau, Musée canadien des civilisations, 2004. Traduction de Marie-Anne Délye-Payette. Avant-propos de Roch Carrier.

15. *Encan de la collection Maurice « Rocket » Richard. 7 mai 2002/The Maurice « Rocket » Richard Auction. May 7th, 2002*, Saint-Constant, Collections Classic Collectibles, 2002.

pas toujours vrai de publicités chantant en anglais les mérites de la lotion capillaire Vitalis, en espagnol ceux de la crème à raser Williams et en français ceux de la chevelure du Rocket. C'est une entrave considérable au travail de l'interprète.

Poétiser

On sait, par les anthologies de Kevin et Sean Brooks et de Michael P.J. Kennedy¹⁶, que plusieurs poètes établis se sont intéressés à Maurice Richard au Canada anglais : Don Gutteridge, Roger Bell et Al Purdy. On sait que la situation n'est pas différente au Québec : Félix Leclerc a dédié un poème à Maurice Richard en 1983 et Bernard Pozier a écrit sur lui dans *Les poètes chanteront ce but* et dans *Dès l'origine*¹⁷. On sait encore que les chanteurs, en anglais et en français, ont été nombreux à emboucher la trompette de la Renommée : Jeanne d'Arc Charlebois, Oscar Thiffault, Bob Hill and his Canadian Country Boys, les comédiens de la revue *Up Tempo*, Denise Filiatrault, Pierre Létourneau, Éric Lapointe, Robert G. Anstey, Marie-Chantal Toupin. On sait moins que des poètes amateurs les ont précédés.

En 1949, Charles Mayer présente *L'épopée des « Canadiens »*. Cette épopée est encadrée de publicités et de textes hétéroclites, dont deux poèmes, l'un « À la mémoire de Georges Vézina », qui fut le gardien de but des Canadiens de 1910 à 1926, l'autre « À Maurice Richard ». Le second, signé « Mlle Gaétane Dubé, 190 Salaberry St-Jean, P.Q. », est un acrostiche :

16. Kevin BROOKS et Sean BROOKS [éd.], *Thru the Smoky End Boards. Canadian Poetry about Sports and Games*, Vancouver, Polestar Book Publishers, 1996 ; Michael P.J. KENNEDY [éd.], *Going Top Shelf. An Anthology of Canadian Hockey Poetry*, Surrey, Heritage House Publishing Company, 2005. Préfaces de Kelly Hruddy et Roch Carrier.

17. Bernard POZIER, *Les poètes chanteront ce but*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Radar », 1991 ; *Dès l'origine*, Esch-sur-Alzette/Trois-Rivières, Phi/Écrits des Forges, coll. « Graphiti », 2005. Avec des illustrations de Daniel Gagnon.

Morenz ne pouvait être égalé
A jamais il était admiré
Un autre pourtant l'imita,
Richard, en effet un jour arriva
Il eut à passer à travers plus d'une transe
Courage, courage se disait-il sans fin
Et il rencontra enfin un jour la chance.

Revenons quelques années en avant,
Il travaille, tombe, se relève
C'est ce qui est la gloire de ce grand,
Hier inconnu, aujourd'hui célèbre
Avec des cris de joie on le voit compter,
Richard nous éblouit nous met en émoi
Demain et toujours il fera honneur au Canada¹⁸.

Ayant été recueilli dans un livre, ce poème est (relativement) accessible.

Celui de Jeannine Goulet, un autre acrostiche qui date des années 1940, l'est beaucoup moins :

Meilleur joueur que Maurice, celà [*sic*] se peut-il ?
Aucun autre que lui n'est aussi habile,
Un ou deux points par partie, ce n'est rien pour lui,
Rien ni personne ne l'arrête quand il s'enfuit,
Il est vif, prompt, et actif,
Car il ne manque jamais son objectif,
Et c'est pourquoi il est aujourd'hui l'idole

Riant de ses adversaires qu'il affole,
Insensible à leurs coups, solide et endurant,
C'est en souriant, qu'il en reçoit et qu'il en rend.
Hockey, ce jeu pour lui est une bagatelle,
Aussi il le prouve quand il a la rondelle.
Reste, toujours, Maurice notre ailier,
Durant longtemps, nous garderons la coupe **Stanley**.

18. Gaétane DUBÉ, « À Maurice Richard », Charles Mayer, *L'épopée des Canadiens. De Georges Vézina à Maurice Richard. 40 ans d'histoire. 1909-1949*, Montréal, [s.é.], 1949, p. 8. Préface de Léo Dandurand.

ÉCRIRE MAURICE RICHARD

À partir de quelle source ai-je cité ce texte ? D'une image fournie par un vendeur sur www.ebay.ca au printemps 2006. Le poème de Goulet se trouvait sur une feuille volante¹⁹.

Ces deux poèmes ne passeront pas à l'histoire, même s'ils ne sont guère moins mauvais que ceux de Félix Leclerc et de Bernard Pozier. Le premier offre les vers suivants à Richard au moment où celui-ci lui rend visite en octobre 1983 à l'initiative du journal *La Presse* :

Quand il lance, l'Amérique hurle.
Quand il compte, les sourds entendent.
Quand il est puni, les lignes téléphoniques sautent.
Quand il passe, les recrues rêvent.
C'est le vent qui patine.
C'est tout Québec debout
Qui fait peur et qui vit...
Il neige²⁰ !

Pozier, lui, parle de Maurice Richard dans quatre poèmes en 1991 : « Génétique I », « Postérité », « Numéro 1 » et « Numéro 2 ». En 2000, il ajoute sa note au concert d'éloges qui suit la mort du joueur, le 27 mai, avec « L'ultime montée de Maurice Richard ». Le poème est d'abord publié dans *La Presse* du 8 juillet 2000, à la demande de la famille, en guise de remerciement pour « tous ceux et celles qui lors du décès de Maurice Richard lui ont rendu un si vibrant hommage²¹ ». Il est repris dans *Dès l'origine* en 2005 :

Encore une fois
du feu dans les yeux
tu prends la rondelle
au centre de la glace

19. Jeannine GOULET, « Acrostiche sur Maurice Richard », années 1940, poème sur feuille volante.

20. Félix LECLERC, « Maurice Richard », *La Presse*, 20 octobre 1983, p. 25. Repris dans Chrystian GOYENS et Frank ORR, avec la collaboration de Jean-Luc DUGUAY, *Maurice Richard. Héros malgré lui*, Toronto/Montréal, Team Power Publishing Inc., 2000, p. 144.

21. Bernard POZIER, « L'ultime montée de Maurice Richard », *La Presse*, 8 juillet 2000, p. B2.

en poussant bien des jambes
tu patines en droite ligne
le plus vite possible
jusqu'au but adverse
mais alors que tu traverses
la ligne bleue de l'ennemi
soudain tu ne vois plus le gardien
le filet disparaît
et la bande s'ouvre tout au fond
telle une immense bouche gourmande
au-delà de l'aréna
vers les rivières de l'enfance
des heures et des heures
jusqu'à ce qu'enfin
il n'y ait plus de foule
la rondelle sur la palette
tu patines toujours sans cesse
sur la glace infinie des mémoires
jusqu'à ne plus nous voir
et jusqu'à respirer enfin
l'air pur de la joie absolue
de patiner simplement à jamais
seul
les yeux dans les cieux
sans rumeurs et sans but
libre de toute entrave²².

Ces quatre poèmes se nourrissent de lieux communs, ce puits sans fond auxquels s'abreuvent les doxographes sportifs, sans véritablement en tirer de sens nouveaux. Que racontent les poèmes ? Que Richard a dû vaincre l'adversité avant de triompher, que sa persévérance a été récompensée, que sa détermination n'avait pas d'égale. Que c'est une « idole », qu'il est « célèbre », qu'il est un des plus grands (comme Howie Morenz), sinon le plus grand, que la foule l'acclame, qu'il est un modèle (pour les « recrues »). Qu'il est un héros national au Canada (« toujours il fera honneur au Canada ») comme au Québec (« C'est tout Québec debout »), et qu'il fait hurler « l'Amérique ». Qu'il est un porte-étendard en lequel

22. Bernard POZIER, *Dès l'origine*, p. 29-30.

chacun se reconnaît (« Maurice notre ailier »), au point qu'on le tutoie. Qu'il a partie liée avec la nature (« vent », « neige », « rivières », « air pur », « cieux »). Qu'il a « du feu dans les yeux » et qu'il est rapide. Y a-t-il de l'inouï dans ces textes ? Rarement. Chez Pozier, Richard, qui « ne voit[il] plus le gardien », patine seul. Chez Leclerc, « le Québec debout » fait « peur » et le Rocket est un thaumaturge (« Quand il compte, les sourds entendent »). Cette image rejoint cependant des récits de presse selon lesquels Richard aurait aidé des enfants malades à guérir, soit par son exemple, soit par la visite qu'il leur aurait rendue ; ce sera encore le cas dans le roman pour adolescents *La carte de hockey magique*²³ de Michel Foisy. En effet, les lieux communs ne connaissent pas les frontières des genres et ils ne sont pas nécessairement propres au Québec, au hockey ou à Maurice Richard.

D'autres poèmes sur Maurice Richard furent publiés dans les journaux ou lus à la radio. Ceux-là, comme ceux de Gaétane Dubé, de Jeannine Goulet, de Félix Leclerc et de Bernard Pozier, révèlent quelque chose de la place de Maurice Richard dans l'imaginaire québécois et de l'évolution des médias qui les recueillent, mais aussi de la poésie quand elle cherche à faire d'un sportif un objet esthétique. Les couper les uns des autres, sous prétexte que leur signataire serait poète patenté ou pas, dispense l'interprète de s'interroger sur le travail discursif spécifique de la poésie depuis la modernité. Que peut la poésie pour dire Maurice Richard, que ne peuvent pas les autres types de discours ? Comparer ces poèmes, tous ces poèmes, à « Homage to Ree-shard » d'Al Purdy offre une esquisse de réponse : si la poésie a un rôle à jouer en matière de sport, c'est par le refus des lieux communs. L'avant-dernière strophe de cet hommage se termine sur un vers lourd de sens : Richard « *made Quebec Canadian*²⁴ » (« Richard a rendu le Québec canadien »). Voilà du

23. Michel FOISY, *La carte de hockey magique*, Sainte-Thérèse (Québec), Michel Foisy, 2000. Préface de Maurice Richard.

24. Al PURDY, « Homage to Ree-shard », *Sundance at Dusk*, Toronto, McClelland and Stewart, 1976, p. 39. Poème repris dans *The Collected Poems of Al Purdy*, édition de Russell Brown, Toronto, McClelland and Stewart, 1986, p. 235-238 ; dans Kevin BROOKS et Sean BROOKS [éd.], *Thru the Smoky End Boards*, p. 59-61 ; dans *The Globe and Mail*, 3 juin 2000, p. D5 ; et, partiellement, dans Chrys GOYENS et Frank ORR, avec la collaboration de Jean-Luc DUGUAY, *Maurice Richard. Héros malgré lui*, p. 144.

neuf : une vision canadocentrée plutôt que québécoiscentrée de Maurice Richard.

(Ce qui est vrai de la poésie ne l'est pas moins du théâtre. Si Maurice Richard est très présent, en 1976, dans *Un pays dont la devise est je m'oublie*²⁵ de Jean-Claude Germain et, l'année suivante, dans *Les Canadiens* de Rick Salutin²⁶, son nom était déjà évoqué par Gratien Gélinas dès 1945. Dans le sketch « Le bal des facteurs » de sa revue *Fridolinons 45*, un personnage invite au téléphone une jeune femme, Bertha, à un match des Canadiens :

Allô !... Elle-même... Tiens ! comment ça va, Tit-Georges ? Pas mal... Pis toi ?... Dépêche-toi, je suis pressée... Ah ! non, c'est ben de valeur puis t'es ben aimable, mais pas de hockey au Forum pour moi à soir ! Maurice Richard, my eye !... C'est moi qui « score » tantôt [...]²⁷.

Là revue n'est pas une forme légitimée de spectacle et c'est peut-être pour cette raison qu'on peut s'y permettre une allusion grivoise : marquer un but, « scorer » dit-on populairement, suppose une pénétration, de la rondelle dans le but ; ce n'est pas tout à fait à cela que pense Bertha, elle qui va bientôt « scorer », mais elle n'en est pas loin. Pareille sexualisation, peu fréquente en ce qui concerne Richard, ne trouvera guère à s'exprimer que dans la revue et la chanson, et parfois au cinéma. Les formes d'expression populaires seraient-elles moins contraignantes que les formes plus légitimes ?)

25. Jean-Claude GERMAIN, *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Montréal, VLB éditeur, 1976.

26. Rick SALUTIN, avec la collaboration de Ken DRYDEN, *Les Canadiens*, Vancouver, Talonbooks, 1977. Préface de Ken Dryden. La préface de Rick Salutin a été reprise dans David GOWDEY [éd.], *Riding on the Roar of the Crowd. A Hockey Anthology*, Toronto, Macmillan, 1989, p. 292-302.

27. Gratien GÉLINAS, *Les Fridolinades 1945 et 1946*, Montréal, Quinze, 1980, p. 82. Présentation par Laurent Mailhot.

S'arrêter

Quoique de consultation compliquée, l'artefact richardien prolifère. Cette prolifération a un double visage : elle peut être répétition – le même artefact beaucoup repris, les mêmes lieux communs – et elle peut être accumulation – plusieurs artefacts se relançant l'un l'autre. C'est cette prolifération qui fait qu'il existe bel et bien un tel objet d'étude que Maurice Richard.

Il arrive pourtant que le chercheur rencontre un objet singulier, une chose qu'il n'a pas encore vue, une anecdote qu'il n'a pas cent fois entendue. Que doit-il faire de ces hapax, tel le vers d'Al Purdy cité ci-dessus ?

La mort dans l'âme (ou presque), il en laissera de côté. La carte du ciel de Maurice Richard est visible dans Internet, mais il est difficile de l'utiliser autrement que pour conclure que Richard est suffisamment célèbre pour obtenir cet honneur – avec 30 000 autres personnes²⁸. Quand Bernard Geoffrion rapporte dans ses souvenirs que Richard, en octobre 1952, a refusé de tirer un tir de punition, occasion rarissime au hockey, on pourra en profiter pour se livrer à de la psychologie sauvage, mais guère plus²⁹. « Pocket Rocket » est le surnom de Henri Richard, le frère du Rocket ; c'est aussi le nom d'une marque de vibreur. Que dire de cela ?

D'autres cas sont plus riches. Voici deux exemples.

Il n'y a que quatre joueurs qui ont été punis plus souvent que Maurice Richard durant leur carrière montréalaise pour leur non-respect des règles de leur sport : John Ferguson, Chris Nilan, Shayne Corson et Lyle Odelein. On sait que Richard n'hésitait pas à répondre aux attaques de ses adversaires, tantôt avec ses poings, tantôt avec son bâton, sans

28. • Maurice Richard », www.astrotheme.fr/en/portraits/ncwE7qxEf42P.htm (novembre 2006).

29. Bernard GEOFFRION et Stan FISCHLER, *Boum Boum. The Life and Times of Bernard Geoffrion*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson Limited, 1997. Traduction : *Boum Boum Geoffrion*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1996. Traduction de Jacques Vaillancourt.

plus de regret ici que là. Pour l'essentiel, cela ne concerne que ses agissements sur la glace, en tant que hockeyeur professionnel.

Or certains commentateurs ont voulu dresser de Richard un portrait où la violence joue un rôle important, mais une violence qui n'est pas seulement celle du joueur soumis aux contraintes de son gagne-pain. Dans *Fire-Wagon Hockey*, Andy O'Brien avance que Richard, vers la fin de la Deuxième Guerre mondiale, aurait agressé un officiel au cours d'un match hors-concours disputé à Québec³⁰. Michael Ulmer a une anecdote semblable : cela se serait déroulé en 1953-1954, à Valleyfield, mais la victime aurait été un partisan³¹. Peter Gzowski raconte que Richard était aussi violent comme spectateur, après sa retraite, et cela, en au moins deux occasions³². Sans sauter aux conclusions, on notera que ces événements, dont il faudrait prouver qu'ils ont eu lieu, assombriraient l'image de Richard en éclairant son portrait.

Cette première série de faits isolés renseigne sur Maurice Richard et son image publique. Il existe toutefois des cas qui dépassent la personne de Richard et peuvent révéler quelque chose de la société québécoise.

Le 18 septembre 1957, un bal costumé se tient au Forum de Montréal. Les joueurs et l'entraîneur des Canadiens y participent, en patins. Certains ont des costumes qu'on dira « génériques » : Doug Harvey en cosaque, Jean Béliveau en maharadjah, Henri Richard en vieillard. D'autres font dans l'historique : Bernard Geoffrion en Harpo Marx, Toe Blake en Daniel Boone, Jacques Plante en chevalier du Guesclin (c'est connu : les gardiens de but sont d'une race à part). Et Maurice Richard ? Il se déguise en Frontenac, ce gouverneur général de la Nouvelle-France devenu héros national en vertu d'une phrase célèbre, adressée à ses

30. Andy O'BRIEN, *Fire-Wagon Hockey. The Story of Montreal Canadiens*, Toronto, The Ryerson Press, 1967, p. 69. Traduction augmentée : *Les Canadiens*, Montréal, McGraw-Hill, 1972. Traduction de Jean-Pierre Lara.

31. Michael ULMER, *Canadiens Captains. Nine Great Montreal Canadiens*, Toronto, Macmillan Canada, 1996, p. 68. Traduction : *Capitaines. Neuf des grandes légendes du Canadien*, Montréal, Libre Expression, 1996. Traduction de Jean Chapdelaine Gagnon.

32. Peter GZOWSKI, « The Night the Rocket Came Back », *The Canadian*, édition du *Calgary Herald*, 12 mars 1966, p. 8, 10 et 14. Repris dans David GOWDEY [éd.], *Riding on the Roar of the Crowd*, p. 228-233.

adversaires anglais (« Je n'ai point de réponse à faire à votre général que par la bouche de mes canons et à coups de fusil »).

C'est avec le récit de ce bal que Jean-Marie Pellerin ouvre en 1976 « Plus invulnérable qu'Achille », le quinzième chapitre de sa biographie, *L'idole d'un peuple. Maurice Richard*³³. Photo à l'appui, Pellerin voit dans cette initiative la volonté de souder l'esprit de l'équipe par une activité destinée aux joueurs et à leurs dirigeants, et un coup de publicité. L'historien culturel, lui, y soulignera le choix des comparaisons mélioratives : après le héros de Homère, le joueur de hockey se retrouve associé à un militaire du XVII^e siècle et, comme lui, il est « prêt à faire tonner ses canons » (*dixit* Pellerin). L'historien essaiera pour sa part de saisir quel imaginaire historique était mis en scène par cette activité au début de la saison 1957-1958 des Canadiens. Ni l'un ni l'autre ne pourront se passer des vérifications d'usage : cet événement n'est pas de ceux communément ressassés lorsqu'il est question de Maurice Richard.

La brève énumération qui précède a mis en lumière un des risques de l'histoire culturelle, s'agissant d'un objet « populaire » comme Maurice Richard : il y a continuellement de nouvelles manifestations de cet objet. Or il faut s'arrêter un jour si l'on veut communiquer au public le fruit de ses réflexions. Il n'y a pas de recherche exhaustive, pas plus en histoire culturelle qu'ailleurs. Il faut s'y résigner.

Les intellectuels au stade

On aime dire qu'il faut se méfier des intellectuels qui s'intéressent au sport. Dans son article « Un détracteur du sport », Philippe Bouquet cite ainsi Ivar Lo-Johansson qui, en 1931, écrivait : « Les pires navets littéraires que j'ai lus sur les sportifs des classes inférieures étaient malheureusement écrits par des universitaires³⁴. » Soixante-quinze ans après l'auteur

33. Jean-Marie PELLERIN, *L'idole d'un peuple. Maurice Richard*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1976, p. 375-377. Édition augmentée : *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, Montréal, Éditions Trustar, 1998.

34. Ivar LO-JOHANSSON, cité dans Philippe BOUQUET, « Un détracteur du sport », *Europe*, n^{os} 806-807, juin-juillet 1996, p. 170.

de *Mes doutes sur le sport*, Robert Fulford s'appuie sur une source différente pour dire une chose analogue : « *Arthur Schlesinger Jr. once remarked that he would support a constitutional amendment making it illegal for American intellectuals to write about baseball*³⁵. » Il est heureux que ni Lo-Johansson ni Schlesinger n'aient été entendus : cela nous aurait privés des textes sur le baseball du paléontologue Stephen Jay Gould, entre autres intellectuels portés sur le sport, et notamment de sa réflexion sur les rapports entre les intellectuels et le baseball dans l'introduction à son *Triumph and Tragedy in Mudville. A Lifelong Passion for Baseball*³⁶.

Il reste que l'un et l'autre ont raison de se méfier des intellectuels en visite au stade. Ceux-ci – mais pas Gould – sont souvent sujets à deux défauts symétriques : la surenchère interprétative ; le dilettantisme.

Du premier travers, un article de 1972 témoigne éloquemment. Dans leur « Essai de sémiologie du hockey », Paul Rompré et Gaétan Saint-Pierre, avec la collaboration de Marcel Chouinard, disent ceci :

L'exploitation du salarié-joueur de hockey (pouvant aller jusqu'aux accidents de travail) ne remet pas en cause le caractère aliénant de cette industrie. Tout au contraire, une fois intégré à l'univers mythique, l'excès de travail fait figure de magnanimité. Loin de nuire à cette dimension mythique, elle l'alimente. *Ici, plus le travailleur s'aliène, plus il se grandit*³⁷.

Nourris de la pensée de Louis Althusser et de Julia Kristeva, ces auteurs parlent alors de l'ouvrage d'Andy O'Brien sur Maurice Richard paru en

35. « Arthur Schlesinger Jr. a dit un jour qu'il appuierait un amendement constitutionnel interdisant aux intellectuels américains d'écrire sur le baseball [traduction de l'éditeur]. » (Robert FULFORD, « "Those Imbecilic, Stultifying-Games." Notes on the Age of Sports », *Queen's Quarterly*, vol. 113, n° 1, printemps 2006, p. 17.)

36. Stephen Jay GOULD, *Triumph and Tragedy in Mudville. A Lifelong Passion for Baseball*, New York/Londres, W.W. Norton, 2003. Avant-propos de David Halberstam.

37. Paul ROMPRÉ et Gaétan SAINT-PIERRE, avec la collaboration de Marcel CHOUINARD, « Essai de sémiologie du hockey. À propos de l'idéologie sportive », *Stratégie*, n° 2, printemps-été 1972, p. 45.

ÉCRIRE MAURICÉ RICHARD

1961, *Rocket Richard*³⁸. L'ancien journaliste du *Standard* et du *Weekend Magazine* ne se serait sûrement pas reconnu dans ces lignes, lui dont les objectifs étaient bien plus modestes. Il aurait sûrement apprécié de rester plus lisible que les structuralomarxistes de 1972 avec leur lourd appareil démonstratif.

Quand le journaliste Normand Lester ou la sociologue de la culture Gina Stoiciu se mêlent de traiter de Maurice Richard, ils tombent dans le second piège.

En 2003, Lester ne mène aucune enquête : il se contente de la lecture de la biographie de Richard par Jean-Marie Pellerin et de la consultation de sites Web. S'il avait fait son travail, il aurait dû nuancer la phrase suivante : « Maurice Richard était sous-payé et exploité parce qu'il était canadien-français³⁹. » En effet, à cette époque, il y a eu au moins un joueur mieux payé que Richard, mais c'était lui aussi un Canadien français, Jean Béliveau, qui rappelle le fait dans ses Mémoires en 2005⁴⁰. Pour démontrer la discrimination fondée sur l'origine ethnique, on peut trouver plus convaincant.

Trois ans plus tard, Stoiciu, elle, veut comprendre le discours médiatique entourant en 2000 « Les funérailles d'une idole nationale⁴¹ ». Pour ce faire, deux quotidiens montréalais lui suffisent, *La Presse* et *Le Devoir*. Elle ne commente rien de ce qui a paru dans la presse populaire

38. Andy O'BRIEN, *Rocket Richard*, Toronto, The Ryerson Press, 1961. Traduction : Numéro 9, Saint-Laurent, Éditions Laurentia, 1962. Traduction de Guy et Pierre Fournier.

39. Normand LESTER, « La discrimination dans le sport. Maurice Richard, la fierté d'un peuple », *Le Livre noir du Canada anglais* 3, Montréal, Les Intouchables, 2003, p. 10.

40. Jean BÉLIVEAU, avec la collaboration de Chrys GOYENS et d'Allan TUROWETZ, *Jean Béliveau. My Life in Hockey*, Vancouver, Greystone Books, 2005 [1994]. Préface de Wayne Gretzky. Introduction d'Allan Turowetz. Traduction : *Ma vie bleu-blanc-rouge*, Montréal, Hurtubise HMH, 2005. Préface de Dickie Moore. Avant-propos d'Allan Turowetz. Traduction et adaptation de Christian Tremblay.

41. Gina STOICIU, « Maurice Richard. Les funérailles d'une idole nationale », *Comment comprendre l'actualité. Communication et mise en scène*, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université du Québec, coll. « Communication », 2006, p. 223-238.

(*Le Journal de Montréal*, *Le Magazine 7 jours*, *Dernière Heure*, *Barracuda Magazine*, etc.), dans la presse francophone à l'extérieur de Montréal (*Le Soleil*), dans la presse anglophone au Québec (*The Gazette*) et hors Québec (les publications du groupe Southam), dans la presse sportive (*The Hockey News*, *Les Canadiens*), dans la presse internationale (*Libération*, *Paris Match*, *The New York Times*). En outre, elle multiplie les erreurs factuelles : dates erronées, fautes dans les noms propres, citations inexactes, etc.

On peut expliquer ces deux attitudes – la surinterprétation, la facilité – de diverses façons. On peut se satisfaire d'une explication qui consisterait à classer les intellectuels selon la qualité de leur recherche : certains souffriraient, à des degrés variables, de ces attitudes ; d'autres, en revanche, feraient correctement ce qui est attendu d'eux. Une explication historique est légitime : tout le texte de Rompré, Saint-Pierre et Chouinard est marqué par le poids de l'époque où il a été rédigé, ces années 1970 où il était impératif de marier marxisme, structuralisme et analyse du sport. Une troisième explication serait moins généreuse. Ne s'agirait-il pas d'un mépris à peine déguisé des intellectuels pour un objet dit « populaire » ? Rompré, Saint-Pierre et Chouinard essaient d'inscrire le journalisme grand public d'Andy O'Brien dans un contexte qui le dépasse et lui donne sens, comme si le cadre qui fut le sien ne lui suffisait pas. Lester et Stoiciu ne considèrent pas Maurice Richard digne d'une recherche approfondie ; pour parler de lui, des généralisations suffisent.

Ces réflexions nous ont-elles éloignés de mes propos initiaux sur les études littéraires, les *cultural studies* et l'histoire culturelle ? Je ne le crois pas. Pour que ces disciplines contribuent utilement à l'« intelligence des faits sociaux⁴² », suivant le vœu d'Armand Mattelart et Érik Neveu, elles sont tenues, devant la culture populaire (ici la culture sportive) à un impératif de rigueur dont elles sont à l'occasion – souvent ? – exemptes. Cette culture populaire a des formes multiples, qui doivent être rapportées les unes aux autres, avec le sérieux que l'on associe aux

42. Armand MATTELART et Érik NEVEU, *Introduction aux cultural studies*, p. 6.

recherches d'érudition les plus pointues. (Cela ne signifie pas qu'il faille céder à l'esprit de sérieux.)

Martin, Maurice et les autres

Je terminerai avec un dernier exemple. Il permettra de montrer comment peuvent s'imbriquer ou être contrastés, dans une œuvre, plusieurs types de culture (sportive, populaire, lettrée, religieuse, politique).

Histoires d'hiver est un long métrage de fiction scénarisé par Marc Robitaille, l'auteur des *Histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*⁴³, et réalisé par François Bouvier⁴⁴. Le héros du film, Martin Roy, a douze ans en 1966-1967. Le film raconte ses souvenirs d'enfance : vie scolaire, relation agitée avec ses parents, transformation de la campagne en banlieue, apparition de la contre-culture, émois amoureux, amour du sport (du hockey). On apprend à la fin qu'il est devenu adulte : son père est mort depuis quinze ans, sa mère, la veille.

Enfant, Martin n'est pas un fan de Maurice Richard, mais de son frère Henri. Son intérêt passe par la lecture des revues, en l'occurrence le magazine *Sport revue*, « le magazine sportif des Canadiens-Français [sic] », et par la constitution d'une collection de cartes de hockey, à laquelle il voudrait ajouter celle de Dick Duff, exceptionnellement rare. (Il réussira à l'obtenir, mais il lui faudra pour cela embrasser trois fois Véronique Rivest, la sœur de son ami Benoît.) Il rêve aussi d'assister à un match des Canadiens de Montréal au Forum. (Il ira, mais en cachette de ses parents, avec Benoît.)

Qu'est-ce que la culture sportive dans ce film ? Comment se transmet-elle ? Elle est affaire d'imprimés : Martin Roy lit des magazines de sport, il collectionne les cartes de hockey, il colle des affiches de joueurs aux murs de sa chambre, il reçoit de son idole, par la poste, une

43. Marc ROBITAILLE, *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, Montréal, VLB éditeur, 1987.

44. François BOUVIER, *Histoires d'hiver/Winter Stories*, Production Aska Film, 1998, 105 min.

brochure sur l'art de jouer au hockey (cet envoi, accompagné d'une lettre, est la réponse de Henri Richard à une lettre de Martin). Elle est affaire de vêtements : Martin porte chandail et tuque des Canadiens. Elle est affaire de médias : dans ce film, on suit les matchs à la radio et à la télévision. Elle est affaire de pratiques : Martin assiste à un match au Forum et il joue au hockey dans la rue et à l'aréna (un seul match, pour « Les Indiens de St-Euzèbe 1966-1967 », dans l'uniforme honni des Maple Leafs de Toronto). Elle est même affaire d'enseignement. On expose à l'école des images d'un match de hockey, au tableau de la classe, et Martin s'inspirera d'un article de magazine pour une de ses rédactions : au nom des joueurs de hockey, il substituera celui de Samuel de Champlain. Il sera louangé par sa maîtresse devant les autres élèves et celle-ci avisera ses parents d'une pareille réussite (littéraire).

La culture sportive est également affaire d'histoire orale : voici Maurice Richard.

Martin assouvit sa passion du hockey avec le frère aîné de son père, Maurice. Celui-ci aime le hockey et Maurice Richard. C'est souligné dans deux scènes. Les deux sont nocturnes. Dans la première, Martin s'apprête à se mettre au lit, quand Maurice lui offre une radio miniature en forme de fusée (*rocket*), achetée en Floride, pour qu'il suive les matchs dans sa chambre. L'enfant dit à son oncle : « Heye, Mononc', raconte-moi l'histoire du Rocket. » L'oncle Maurice racontera ce qui s'est passé au Forum de Montréal le 8 avril 1952 : en troisième période, durant les séries éliminatoires, Richard marque un but, qui deviendra le but gagnant du match et de la série, contre Jim « Sugar » Henry, des Bruins de Boston, après avoir été grièvement blessé auparavant dans le match, au point de perdre conscience. L'histoire de l'oncle est interrompue ce soir-là, puis reprise quand Maurice, victime d'un « infarctus », se retrouve à l'hôpital. Le filleul (« le Kid ») est étendu sur le lit de son oncle, qui continue à lui décrire « un des plus beaux jeux qui s'est jamais vu dans l'histoire des séries de la coupe Stanley ». Martin et Maurice ne partagent pas qu'un moment d'intimité ; ils prolongent une conversation qu'ils ont eue plusieurs fois, puisque Martin complète avec facilité le récit de son oncle. C'est la preuve qu'il l'a déjà entendu, qu'il l'a appris par cœur et qu'il ne s'en lasse pas. (Sur le plan événementiel, l'oncle Maurice se trompe partielle-

ment dans son récit : le match se terminera 3 à 1, et non 2 à 1, comme il le croit. Le mythe accueille sans broncher de pareilles fausses vérités.)

La culture n'est pas que sportive chez Bouvier et Robitaille : elle prend de nombreux visages dans leur film. Je voudrais attirer l'attention sur les rapports d'opposition dans lesquels elle s'inscrit.

L'oncle Maurice est garagiste, il fume, il aime la vie, il fréquente une Corinne assez bête mais court vêtue, il a l'anglais ostensible, il voyage en Floride ; il ne serait pas exagéré de dire qu'il incarne des valeurs nouvelles importées des États-Unis durant les années 1960, ces années que met en récit le film. De même, Ron Richardson, le professeur d'anglais, est le porte-parole de la contre-culture américaine : cheveux mi-longs, petites lunettes, fumeur de *pot*, conducteur d'un camping-car Volkswagen aux couleurs psychédéliques, militant contre la guerre au Viêt-nam, adepte de poésie et de chansons rock engagées, très *Peace and Love*. Il laissera une empreinte durable sur les enfants de sa classe, mais il sera congédié à cause de son anticonformisme.

La culture sportive et la culture populaire états-unienne, celles du neveu, de ses amis, de l'oncle et de Ron Richardson, sont opposées dans le film à la culture des parents de Martin, Jacqueline et Hervé Roy. Le couple a des prétentions culturelles : le père, employé dans un bureau de comptable, n'aime pas le hockey ; on écoute de l'opéra à la maison ; la mère peint, avec des numéros, puis sans ; ils vont au concert ; on doit surveiller sa langue à la maison (Martin n'a pas le droit d'emprunter le juron favori de son oncle, « calvâsse »). Si Maurice parle anglais, Hervé en est incapable, lui qui essaie d'apprendre en s'astreignant à écouter les disques de sa méthode d'apprentissage ; les deux frères sont de cultures différentes.

Deux autres cultures sont représentées dans le film, mais avec moins d'insistance. La culture religieuse est incarnée par l'aumônier de l'école, qui, en soutane, fait le catéchisme aux enfants ; il terrorise Martin avec sa peinture du Jugement dernier. La culture politique est celle de la rébellion contre l'ordre établi. D'une part, Ron Richardson aime donner à ses élèves des leçons de démocratie active : Martin sera envoyé au bureau du directeur pour avoir écouté ses conseils et Richardson, on l'a

vu, sera jeté à la porte de l'école. D'autre part, Martin a une cousine qui tient le discours de la contestation économicofamiliale : le jour de Noël, Josée vomit, avec une fougue toute adolescente, le capitalisme de sa famille, ces « bourgeois réactionnaires ». Nous sommes bien au Québec dans les années 1960.

Il y a donc la culture sportive et la culture populaire. Il y a la culture traditionnelle, celle des parents et de l'Église. Il y a, plus diffuse, la culture politique. Il y a enfin la culture littéraire, celle de Marc Robitaille, dont le livre a « inspiré » le film.

Et il y a la culture savante, celle de l'analyste qui doit essayer de saisir les imbrications de ces cultures pour en (faire) comprendre le sens. Il n'a pas à chanter la beauté du film, le goût de ses concepteurs ni leur grandeur d'âme. Du moins, il ne peut pas se contenter de cela. Il doit proposer une description de son objet, puis une hypothèse d'interprétation et, par là, ouvrir le dialogue. Ça demande du travail, mais c'est précisément le sien.

Quelle serait cette hypothèse ? Dans les années 1990, François Bouvier et Marc Robitaille veulent faire revivre les années 1960 et la période de la Révolution tranquille (on notera que cette dénomination n'est jamais utilisée dans le film). Ils insistent à la fois sur les bouleversements sociaux et culturels de l'époque, et sur la persistance de traits (familiaux, scolaires, religieux) désormais réputés archaïques. La rupture inaugurale de la Révolution tranquille n'aurait pas été aussi nette que la vulgate l'affirme. Ce que l'on disait disparu en 1960 était toujours non seulement actif, mais déterminant six ans plus tard. Cette coprésence de l'« ancien » et du « nouveau » est rendue de façon particulièrement évidente dans le film par l'opposition de cultures contrastées, dont la culture populaire. Sans elle, la compréhension de cette période serait incomplète, sinon fausse.

En ouverture de « Culture de masse et institution littéraire » dans la revue *Liberté* en 1978, André Belleau écrivait qu'il est « bien moins périlleux de s'en prendre à tel ou tel discours qu'à leur hiérarchie⁴⁵ ». Si

45. André BELLEAU, « Culture de masse et institution littéraire », *Liberté*, n° 120, vol. 20 (6), novembre-décembre 1978, p. 3 ; repris dans *Y a-t-il un intellectuel*

on peut le suivre dans nombre de ses remarques, il n'empêche que la réflexion qu'il appelait de ses vœux sur l'« ordonnancement » des « langages constitutifs du discours social » n'est possible que lorsque l'analyste accepte de considérer avec sérieux l'ensemble de ces « langages constitutifs ». Pour y parvenir, les *cultural studies* et l'histoire culturelle sont mieux équipées que les études littéraires immanentistes. Pourquoi alors ne pas me réclamer de la sociocritique ou de l'analyse du discours social, demandera-t-on, puisque ce ne sont pas des approches immanentistes ? L'une et l'autre ont nourri ma réflexion, mais le présupposé essentiellement textualiste de la première et la visée totalisante de la seconde ne correspondaient pas parfaitement à la nature du travail auquel j'ai voulu me livrer. De même, j'ai peu convoqué la sociologie du sport, même si des livres comme celui de Christian Pociello paru en 1999 ouvrent des perspectives proches de celles qui m'intéressent⁴⁶.

Le film *Casablanca* le disait sans ambages en 1942 : l'isolationnisme n'est pas une politique viable. Adaptons : il ne faut pas isoler les études littéraires des autres disciplines des sciences humaines ; il ne faut pas isoler la littérature des autres discours de la société. Cela étant, il arrive toujours un moment, à la guerre comme dans le monde intellectuel, où il faut choisir son camp⁴⁷.

dans la salle ?, Montréal, Primeur, coll. « L'échiquier », 1984, p. 75-77 et dans *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986, p. 149-153.

46. Christian POCIELLO, *Les cultures sportives. Pratiques, représentations et mythes sportifs*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Pratiques corporelles », 1999.

47. Dans une conférence en 2000, j'ai défendu des positions semblables, mais au sujet des études dix-huitiémistes. Benoît MELANÇON, « I'd Love to Be Thrilled. The Current State of Eighteenth-Century French Studies », conférence présentée devant le Eighteenth-Century Studies Group, University of Saskatchewan, Saskatoon, 9 mars 2000 ; texte inédit à www.mapageweb.umontreal.ca/melancon/saskatoon2000.html (novembre 2006).